

J.A. 1820 Montreux 1

TRIBUNE
DE

CAUX

Paraît tous les 15 jours

Rédaction, Administration: 9, Trabandan, 1006 Lausanne
Tél. (021) 23 54 82. Chèques postaux 10 - 25 366

Fr. 0.70

3 février 1967 2^e année

N^o 3

Rajmohan Gandhi
(petit-fils du Mahatma):

Un
combat
réaliste

pour
une Inde
nouvelle



Le S.S.T. Boeing, rival du «Concorde» ?

Création d'une œuvre posthume de Peter Howard

Le 9 février, le rideau se lève à Londres sur la dernière pièce de Peter Howard, *Happy Deathday*. Howard, l'auteur de nombreuses œuvres jouées dans le monde entier, fut un homme de réflexion tout autant que d'action. Les idées qu'il formulait n'étaient jamais de simples théories; elles étaient toujours exprimées en fonction de la réalité de la vie. Pour répondre aux immenses besoins de notre monde divisé, il savait qu'il faut y mettre la passion d'une foi intensément vécue. Il ne s'est jamais écarté de cette ligne. Pour lui, le théâtre était un moyen de faire comprendre aux hommes des vérités fondamentales, et d'apporter une « solution » aux multitudes. Il ne s'en est jamais caché. C'est pourquoi il est impossible de dissocier son œuvre théâtrale du but qu'il s'était assigné pour sa vie entière: « moderniser » l'homme d'aujourd'hui, si avancé dans ses découvertes scientifiques et technologiques, mais si retardé dans son comportement social et moral.

Des chrétiens qui parlent de leur foi sans la vivre étaient pour lui des traîtres, des hommes

dangereux; si la foi doit repartir à la conquête du monde, il faut lui « redonner des jambes » et insuffler un esprit nouveau dans le cœur et dans la vie des hommes. Pour Howard, l'auteur et l'homme d'action, c'était la seule réponse au matérialisme envahissant, aux effets dévastateurs d'un certain humanisme, à l'indifférence et à l'inhumanité cruelle qui sont les fruits de l'athéisme.

Nous avons demandé à M. Kenneth Belden, directeur du Centre artistique du Théâtre Westminster inauguré en novembre dernier, de décrire pour nos lecteurs la dernière pièce de Howard, à laquelle il travaillait encore deux jours avant sa mort au Pérou il y a deux ans. Le manuscrit inachevé de *Happy Deathday* est arrivé à Londres le jour même de la mort de Howard. Il contenait, heureusement, un plan détaillé de la dernière partie qui restait à écrire. Ce fut sa fille, épouse d'un jeune député écossais, qui se chargea de le faire. Malgré cela, la pièce fait preuve d'un bout à l'autre d'une étonnante unité et d'une grande maturité de style.



M. Kenneth Belden, directeur du Westminster

Happy Deathday est un titre provocant, car il évoque tout de suite le familier *Happy Birthday* chanté dans toute l'Angleterre.

Howard pensait à cette pièce depuis longtemps. Deux ans avant sa mort, il m'en parla et me demanda ce que je pensais d'une pièce qui mettrait en scène

trois générations de la même famille, chacune accusant l'autre et pratiquant le chantage. Il était troublé par les murs qui séparent non seulement les hommes, mais les générations, les profondes incompréhensions qui les divisent, les « choses qu'on ne dit pas », les pressions que les parents exercent sur les enfants et les réactions qui s'ensuivent avec toutes les souffrances et les peines qu'elles provoquent. Ce n'est pas ainsi que les familles doivent vivre, pensait-il, car la famille est appelée à être la

cellule vivante et constructive de la société. Dans *Happy Deathday*, trois générations se heurtent. Les prolongements sont aisés à saisir. Quand le rideau s'ouvre, c'est la vieille génération qui est en scène, avec un vieil industriel, puissant, mais touché à mort par la maladie, croyant et sincère. C'est en quelque sorte un matérialiste chrétien dont les instincts commerciaux ont toujours triomphé des inclinations spirituelles. Personne n'a été attiré par la foi qui l'animait, même pas dans sa famille. Mais bien que personne d'autre n'en veuille, il s'y cramponne toujours.

La génération suivante — la fille de l'industriel et son mari qui s'adonne à la recherche scientifique — a jeté par-dessus bord la foi qu'elle avait reçue. Ils représentent les savants humanistes d'aujourd'hui qui se complaisent dans leur intelligence, militant contre Dieu, hostiles à toute moralité présupposant une conscience et une croyance au bien et au mal. « La vie, c'est l'art de se débrouiller », disent-ils, sincères d'ailleurs dans leurs convictions matérialistes.

Quant à la troisième génération, représentée par la petite-fille de l'industriel, elle est bien typique de la jeunesse moderne, obstinée, charmante, confuse, prête à tout essayer, mais cherchant un sens à la vie. Les conflits qui divisent les deux générations précédentes, entre une foi vraie mais irréaliste et l'agnosticisme auront, pour la jeune fille, une issue dramatique.

Le choc qu'en reçoivent ses parents et son grand-père les ramène à la réalité et les oblige à se voir tels qu'ils sont. Dans la lumière qui commence à poindre, ils discernent une route menant à une foi vivante et efficace.

D'autres personnages interviennent (ils sont sept en tout): le médecin de famille, un collègue du gendre de l'industriel, brillant savant, le vieux valet de chambre.

Le style rude, dénué d'artifices, comme l'est un arbre en hiver, aiguise encore les pensées de l'auteur. Aucun mot n'est de trop.

C'est M. Henry Cass qui met en scène *Happy Deathday*. Il y apportera la vigueur et l'expérience acquise au cours d'une carrière com-

A l'occasion de la création de

« Happy Deathday »

Voyage à Londres par avion spécial

18-19 février

Départ de Bâle - Mulhouse le samedi matin à 8 h. 30 (départ de l'autocar de la gare de Bâle à 8 h. 10).

Retour dimanche soir à 18 h. 30.

Le prix global de Fr. 250.— par personne comprend, outre le voyage :

l'entrée au Théâtre Westminster, le logement,

un repas au nouveau restaurant du théâtre.

Pour renseignements et inscriptions, s'adresser au bureau de la « Tribune de Caux », Trabandan 9, 1006 Lausanne, téléphone (021) 23 54 82.

mencée avec Shaw et poursuivie à l'Old Vic qu'il dirigea dans les années trente.

On s'attend à ce que cette pièce soit non seulement la plus discutée, mais la plus intéressante de la saison théâtrale à Londres.

KENNETH BELDEN

Pourquoi n'allez-vous pas voter ?

Telle est la question qui va être posée prochainement à 4000 Genevois, triés sur le volet, au cours d'une vaste enquête sociologique, première du genre en Suisse, pour découvrir les raisons de l'absentéisme. On a déjà « essayé », sur 80 personnes choisies au hasard, les questions qui seront posées. A 80 %, celles-ci se sont déclarées « favorables » ou « très favorables » à ce genre d'enquête. Les Genevois vont enfin avoir l'occasion de dire pourquoi ils « ronchonnent » et boudent les urnes. « A quoi cela sert-il d'aller voter, « ils » font tout de même ce qu'ils veulent ! » fut la conclusion du plus grand nombre des groupements civiques déjà consultés. Il s'agit donc de démystifier ce « ils » et de découvrir pourquoi la politique intéresse moins d'un citoyen sur cinq au bord du Petit Lac. Le Parlement et le gouvernement cantonal genevois ont bien fait de voter les crédits nécessaires pour découvrir les causes du mal, et appliquer ensuite la thérapie nécessaire. Ce « renouveau civique » qu'ils appellent de leurs vœux, comment y parvenir ?

Au XVIII^e siècle déjà, Montesquieu avait souligné le rôle essentiel de « l'amour de la République », nécessaire, d'après lui, pour son bon fonctionnement. « Le dernier homme de l'Etat peut avoir ce sentiment, comme le premier, disait-il. L'amour de la démocratie, c'est encore l'amour de la frugalité, chacun devant y avoir le même bonheur et les mêmes avantages. »

En d'autres termes, pour que les citoyens prennent plaisir à se rendre au local de vote, il faudrait que chacun pense d'abord au bonheur des autres. Alors là, il y a beaucoup à faire... et il faudra plus qu'une enquête sociologique pour parvenir au but.

SAMOVAR

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours

Publié par Editions

Théâtre et Films de Caux S.A.

Rédaction, administration, publicité :
9, chemin du Trabandan, 1006 Lausanne
Tél. (021) 23 54 82, CCP 10-25366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—

Autres pays Fr. 18.—

France : 20 F, à verser par mandat
de versement international

Abonnements de soutien :

Fr. 30.— et Fr. 100.—

Rédacteurs responsables :

Daniel Mottu

Paul-Emile Dentan

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

RAJMOHAN GANDHI

devant la misère et l'injustice de son pays

Rajmohan Gandhi, face à l'immensité de la tâche à accomplir, cherche les hommes qui vont sortir son pays de l'ornière. Son dernier éditorial, dans l'hebdomadaire HIMMAT qu'il dirige, nous conduit auprès des Intouchables (les « Harijans », enfants de Dieu, selon l'expression du Mahatma Gandhi).



LA semaine dernière, j'ai pleuré dans les rues de Calcutta. J'ai pleuré de souffrance, et je ne le regrette pas.

J'ai vu des scènes de misère humaine comme jamais dans ma vie. Aucune photo, aucun film, aucun reportage, aucune description ne peut rendre pour d'autres ce que j'ai eu sous les yeux.

J'ai vu des hommes, des femmes et des enfants vivant dans la même crasse que des chiens et des porcs, à deux pas de certains des quartiers les plus chics de la ville. Proscrits pendant des décennies, les Intouchables sont censés jouir des droits de citoyens libres. Ils s'emploient à nettoyer les rues, les lieux d'aisance. Leurs chefs m'ont conduit dans cinq taudis où vivent plusieurs milliers de personnes.

« Personne d'importance n'est jamais entré ici, m'a-t-on dit. Ils ne viennent même pas pour quêmander nos votes; vous êtes le premier à nous rendre visite. »

Hiralal, « Harijan » lui aussi, responsable des balayeurs de rues de la ville de Panchgani, m'accompagnait, ainsi que sa fille de quatorze ans, Gouri. Nous étions à Calcutta pour une assemblée du Réarmement moral.

Hiralal est convaincu que le Réarmement moral est une nécessité pour chaque famille indienne, pour toutes les castes, les classes, les races, et pour tous les pays. Le changement qui s'est opéré chez ses enfants l'a profondément touché.

Un jour, sa fille lui avait écrit ceci : « Papa, nous avons changé sur bien des points. Nous ne nous battons plus comme autrefois. Nous avons appris à nous intéresser aux autres et à prendre soin d'eux. L'amertume et la jalousie nous ont quittés. Certes, nous devons changer encore davantage, mais nous pensons que toi aussi tu devrais changer. Nous n'aimons pas la manière dont tu traites les balayeurs qui sont sous tes ordres. »

CETTE observation mit Hiralal en fureur. Sa première réaction fut de se dire que ses enfants n'avaient aucun droit de se faire de telles idées à son sujet. Mais ensuite il a demandé à sa femme : « Penses-tu qu'il y ait du vrai dans ce que Gouri dit ? — Tu sais que c'est vrai, répondit-elle. »

Ce matin-là, Hiralal se rendit à bicyclette aux endroits où travaillaient ses hommes. Avant même qu'ils puissent le voir et le saluer, il leur dit : « Ramram » en guise de salut. Jamais il n'avait fait cela. Il avait toujours considéré que les hommes sous ses ordres devaient par devoir le saluer en premier, ensuite il leur rendait leur salut s'il le voulait bien. Sa nouvelle attitude surprit singulièrement ses ouvriers. Mais ensuite, ils se considérèrent les uns les autres avec plus de respect et se mirent à mieux travailler.

« Je suis en train de découvrir le remède à la vanité », déclare Hiralal. Et il veut annoncer à tous les Intouchables de l'Inde qu'il a trouvé une espérance.

C'est Hiralal qui, le premier, nous a amené les chefs des taudis. Nous leur avons ra-

conté que nous nous étions débarrassés de la jalousie, de la haine et de la malhonnêteté et que nous voulions consacrer nos vies à apporter une révolution dans la société puisque ni les communistes ni les anticommunistes n'avaient réussi à le faire. Nous leur avons parlé de la discipline et du changement dont nous avons besoin chaque jour. Lors de cette première rencontre, ils ont parlé avec des gens d'Angleterre, d'Australie, de Nouvelle-Zélande, du Kenya, de Ceylan, de Norvège et de Suisse.

Leur secrétaire, M. Jogeshwar Das, m'a dit : « J'ai rencontré le Mahatma Gandhi, le Pandit Nehru, Rajendra Prasad et la plupart des principaux personnages de notre pays. Mais jamais je ne me suis senti aussi fier et heureux qu'aujourd'hui. C'est le plus beau jour de ma vie. »

J'ai vu dans ces taudis la déchéance à laquelle certains sont condamnés par la méchanceté et l'égoïsme d'autres hommes. J'y ai trouvé une générosité de cœur et une noblesse d'âme qui m'ont confondu et profondément ému. J'ai vu les conséquences effroyables de l'indifférence des hommes. J'ai aussi vu dans quels abîmes des êtres humains sont parfois poussés.

Un homme, dont les yeux glauques décelaient une menace de cécité, me dit : « On m'a renvoyé de l'hôpital il y a deux jours en me disant qu'on ne pouvait pas opérer mes yeux et qu'on avait besoin de mon lit. Je ne peux plus travailler. J'ai six enfants et ma femme ne peut pas non plus travailler. Pouvez-vous répondre à mon appel à l'aide ? » Il pleurait en parlant.

Une femme, dans la cinquantaine, vint me toucher les pieds. Je touchai les siens à mon

tour. Puis elle m'embrassa et repartit en me bénissant. Certaines personnes voulurent la malmener à cause de ce qu'elle avait fait, mais je leur dis : « Nous voulons donner nos vies pour une Inde nouvelle où nous serons tous logés décemment, où nous nous aimerons les uns les autres, où nous partagerons nos joies et nos peines. Nous avons besoin de vous aux premières lignes du combat pour changer les mobiles des gens. Non seulement l'Inde, mais le monde entier a besoin de vous. Transformez-vous et combattez pour transformer la société. Je suis contre ceux qui, face à l'injustice, prônent la patience. Soyez remplis de la passion la plus brûlante pour abattre le mal dans notre pays. Mais sachez aussi qu'il n'y a pas de pire réactionnaire que celui qui voudrait changer la société tout en refusant de changer lui-même. »

Mes paroles intéressèrent ces hommes et ces femmes. L'un d'eux me dit : « Je sais que la boisson, le jeu, les jalousies, la haine et l'impureté nous maintiennent dans la misère. Nous aussi avons besoin de changer. » D'autres dirent que notre visite leur laisserait quelque chose qu'ils n'oublieraient jamais. Pourtant nous n'étions pas conscients d'avoir fait quoi que ce soit. Nous n'avions ni argent à donner, ni vivres à distribuer, ni jouets à offrir. Mais, surmontant notre orgueil, nous leur avons donné notre cœur. Et tout ce que nous avons dit, nous le pensions vraiment.

Deux jours plus tard, le personnel de service travaillant dans l'école où avait lieu notre conférence m'a invité à le rencontrer. L'un de ces hommes, un nettoyeur dans la soixantaine amena une théière, la brandit devant moi et me demanda de m'asseoir. Après quelques minutes, il revint avec du thé et des gâteaux. Il gagne 65 roupies par mois (environ 60 fr.s.). Plusieurs de ses camarades déclarèrent que malgré leurs difficultés financières, ils voulaient nous aider à apporter la révolution du Réarmement moral à notre pays. J'avais pleuré en visitant les taudis; j'ai pleuré à nouveau en recevant l'affection de ces serveurs.

IL y a en Inde des millions et des millions de gens qui aspirent à quelque chose de grand. Ils voudraient servir, aimer, travailler, combattre pour la bonne cause. Mais avant qu'ils s'y mettent, il faut que leurs cœurs soient touchés. Puis il faut des mois pour les former et faire d'eux des éléments responsables.

Il faudra, bien sûr, plus que de la chaleur de cœur et de la charité pour changer l'Inde. Mais je crois que la compassion et la charité jouent un grand rôle. La moisson est abondante et il y a peu d'ouvriers. Et les ouvriers n'ont besoin d'être ni riches, ni célèbres, ni intelligents. Tout ce qu'il leur faut, c'est l'engagement de vivre entièrement pour refaire hommes et nations en suivant la direction indiquée par Dieu.

Quelques milliers d'hommes et de femmes de cette trempe pourraient transformer à une vitesse surprenante la vie sociale, économique et politique de l'Inde.

A l'ordre du jour

Cet article exprime les vues personnelles d'un homme qui est, depuis 25 ans, au cœur de l'industrie sidérurgique. M. Craig est secrétaire général et directeur chargé des opérations spéciales de Colvilles Ltd., la grande entreprise écossaise qui produit 10% de l'acier de Grande-Bretagne et emploie 20 000 personnes. M. Craig connaît en outre bien l'industrie sidérurgique du reste de l'Europe, des Etats-Unis, de l'Inde et du Japon.

LES perspectives de l'industrie sidérurgique britannique pour 1967 sont plutôt sombres. Toutes les prévisions indiquent qu'au cours de cette année, la capacité de production ne sera pas utilisée à son maximum. Ces prévisions s'appliquent d'ailleurs à l'ensemble de l'industrie sidérurgique occidentale. Sait-on qu'en 1966, la capacité inemployée des aciéries du monde entier a atteint à peu près quatre fois celle de l'acier produit en Grande-Bretagne? Cet état de choses a conduit à une compétition acharnée entre les producteurs des différentes nations. L'acier franchit maintenant les frontières à des prix qui ne couvrent même pas les frais de production. Persévérer dans cette voie ne peut qu'entraîner les pires conséquences.

Il existe cependant un élément d'espoir dans cette situation. La capacité de production d'acier dans le monde entier est en effet inférieure aux besoins. La consommation d'acier dans les pays développés dépasse mille livres par personne, alors qu'en Inde ou en Chine, par exemple, cette moyenne se situe autour de 50 livres. Il appartient donc à l'industrie sidérurgique de s'appliquer avec intelligence à transformer dans les plus brefs délais la demande potentielle qui existe dans les pays en voie de développement en une demande effective. C'est là que réside la meilleure solution du problème. Mais, de par sa nature même, c'est une solution à long terme. Dans l'avenir immédiat, il faut que l'industrie sidérurgique trouve le moyen d'éviter des dommages irréparables.

M. JEAN REY A LA TV ROMANDE

Interviewé à la Télévision suisse romande sur les « responsabilités de l'Europe », M. le ministre Jean Rey, membre de la Commission exécutive du Marché commun, a résumé l'essentiel de la conférence faite à Caux sur ce sujet au début de l'année. Il a évoqué « l'atmosphère extraordinairement dynamique qui règne à Caux, où l'on traite de façon si réaliste les problèmes les plus importants qui se posent au monde ».

Perspectives sur l'industrie sidérurgique en 1967

par John Craig

Sinon, elle se verra dans l'incapacité de faire face à la demande accrue des pays en voie de développement, quand celle-ci se présentera.

Un état de choses semblable avait existé entre la Première et la Seconde Guerre mondiale. On pensa alors y remédier en organisant un cartel international de l'acier chargé d'organiser le marché en attribuant aux différentes industries sidérurgiques nationales des quotas de production. Selon certains journaux, des accords semblables seraient à l'étude dans certains milieux européens.

Beaucoup de gens ont peur des cartels et des quotas de production. Les gouvernements et les clients des aciéries craignent que les fabricants ne s'en servent pour se partager entre eux une production limitée, provoquant ainsi artificiellement des restrictions et freinant l'élan dynamique vers l'efficacité accrue qu'apporte la compétition. Pour sa part, le monde ouvrier les craint en raison des restrictions à l'emploi qu'elles entraînent. Des voix se font donc entendre pour dire que de telles mesures ne constituent pas une solution acceptable au problème du développement d'une industrie sidérurgique bien équilibrée.

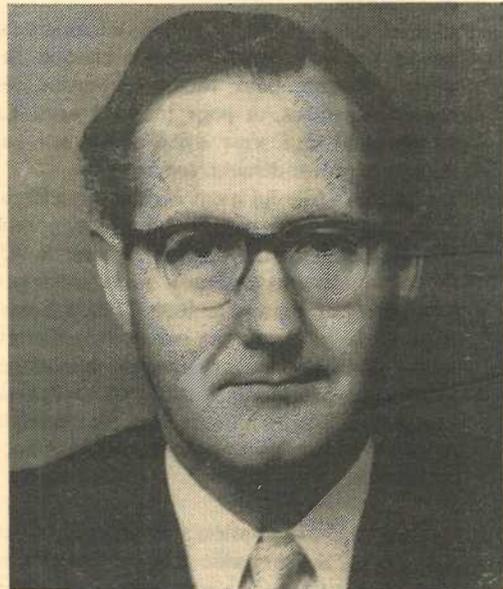
Compétition ou émulation

Les discussions que j'ai pu avoir durant la récente conférence de Caux avec certaines personnalités dirigeantes des milieux de la CEE et de l'industrie m'ont confirmé que, dans l'esprit du Réarmement moral, on pourrait trouver les solutions les plus efficaces et les plus rapides à ces problèmes. Des faits, présentés notamment par des dirigeants de l'industrie textile française et par des représentants de l'industrie du bâtiment de Suisse et de Grande-Bretagne, tant patrons qu'ouvriers, m'ont paru à cet égard particulièrement convaincants.

En insistant sur le fait que la solution juste des problèmes doit dépasser ce qui convient à celui-ci ou à celui-là, et doit englober tous les intérêts en présence, le Réarmement moral écarte les craintes que pourraient avoir certains milieux sidérurgiques de voir leurs compétiteurs exploiter leurs faiblesses passagères. L'état d'esprit qu'il préconise permet d'entrevoir la solution aux nombreux problèmes qu'il s'agit de résoudre: les pays en voie de développement, fournisseurs de minerai de fer, obtiendront un juste prix pour leurs matières premières; les bailleurs de fonds, dont les investissements se traduisent en fabriques et en biens d'équipement, recevront un honnête rendement à leurs placements; les ouvriers auront la garantie d'un juste salaire pour leur travail, sans que les différences de niveau de vie qui existent d'une nation à l'autre ne viennent com-

promettre leur position; enfin, les acheteurs d'acier obtiendront un prix compétitif.

Certes, la compétition est le meilleur moyen de mesurer l'efficacité d'une industrie; cependant, cette compétition n'existe qu'entre des fabricants qui sont parvenus à un certain degré d'efficacité. Prétendre qu'on fait « mieux que tous les autres » ne constitue aucune garantie que ce « mieux » est ce qu'il devrait être. Dans la perspective des critères absolus, qui est celle du Réarmement moral, la compétition, qui devient trop vite une lutte à mort, cède le pas à une saine émulation dont l'objectif est de répondre aux besoins pressants de l'humanité.



M. Craig, de Colvilles Ltd.

Acceptons au départ ce principe que les problèmes trouvent leur solution quand on commence par mettre de l'ordre dans sa propre maison, sans attendre que l'autre ne corrige ses méthodes. C'est le seul moyen d'éviter l'irritation qui naît inévitablement de l'attente d'un changement chez les autres, c'est-à-dire sur un terrain qu'il est impossible de contrôler! Voilà qui rendra possibles des solutions qui fonctionneront parce qu'elles auront été acceptées volontairement.

Sur le plan international, des initiatives sont prises pour établir l'équilibre entre la production et la demande d'acier. Pour atteindre des progrès durables vers une saine économie, les dirigeants de l'industrie, d'un bout à l'autre du monde, devraient chercher la solution à leurs problèmes dans la vaste perspective que leur offrent des conférences comme celles de Caux.

JOHN CRAIG

Une politique agricole moderne

par Philippe Schweisguth

Dans le Nord-Est brésilien désolé par la sécheresse, des paysans affamés de l'Etat de Ceara refluent vers les villes pour se procurer des vivres et mettent à sac les magasins d'alimentation. En Inde, des millions d'êtres humains mourraient de faim sans l'aide étrangère. L'URSS envisagerait d'ajouter un nouveau contingent de 500 000 tonnes de céréales à la livraison de 200 000 tonnes accordée à ce pays. Le mois dernier, les Etats-Unis décidaient de livrer 900 000 tonnes de céréales à l'Inde et 500 000 au Pakistan.

A cette occasion, M. Reuter, conseiller spécial de M. Dean Rusk, a déclaré : « Nous entrons dans une période prolongée de disette mondiale, et pour la première fois nos excédents en céréales ne peuvent satisfaire toutes les demandes. Dans le monde entier, la production vivrière devra être notablement accrue... pour éviter une crise très grave dans le monde au cours des quinze ou vingt prochaines années. » Il est clair que l'échéance du désastre est plus proche qu'on ne le pense et que le développement des ressources alimentaires devient le problème politique prioritaire de notre époque. Dans un discours qu'il a prononcé le 9 décembre dernier à la Journée nationale des Chambres d'agriculture en présence de MM. Pompidou, Debré et Edgar Faure, le président Blondelle a placé les agriculteurs à la pointe du combat contre la faim. Il a invité les pouvoirs publics, et implicitement l'industrie, à fournir aux agriculteurs les moyens nécessaires et à les rejoindre dans la lutte contre la misère.

« Si nous sommes assurés, a-t-il dit, que les gouvernements des pays industriels veulent éliminer le paupérisme dans leur propre agriculture et engager un combat contre la misère physiologique et la misère tout court, nous pourrions, au cours des prochains mois dans nos Chambres d'agriculture, établir un programme dans lequel se rejoindraient les efforts des agriculteurs, des organisations professionnelles agricoles et des pouvoirs publics. » Mobiliser l'opinion, les gouvernants, les chercheurs et les producteurs pour épargner à l'humanité la honte et la souffrance de voir bientôt les hommes mourir de faim par millions, voilà la base d'une politique agricole moderne. Trop longtemps, le syndicalisme et les organisations agricoles se sont contentés d'une idée directrice médiocre dont la faillite est actuellement évidente. Réclamer pour l'agriculture la parité de rémunération avec les autres activités économiques était à la fois illusoire et inopérant. Illusoire parce que la parité de revenu n'est rien sans la parité des conditions de travail et du mode de vie... Inopérant, parce qu'une revendication de niveau de vie peut, au mieux, bénéficier d'une neutralité bienveillante de la part des consommateurs dans un pays produisant au-delà de ses besoins.

Au contraire, le combat contre la faim est un excellent cheval de bataille pour le syndicalisme agricole, d'abord parce qu'il correspond à une réalité urgente, ensuite parce qu'il peut

mobiliser l'opinion. A certains, le spectre de la faim donnera la vague crainte qu'un jour ou l'autre leur personne et leurs biens pourraient être mis en danger par une crise mondiale grave. D'autres, capables de vues plus élevées, accepteront ou soutiendront activement une politique réaliste de développement agricole mondial. Cela dit, les agriculteurs auraient tort de croire qu'une politique agricole bâtie sur le combat contre la faim consiste simplement à élargir leurs débouchés et à leur donner les moyens d'augmenter leur production. Une telle politique signifie et demande bien davantage que de se remplir les poches en remplissant les estomacs vides. Elle implique une coordination des efforts entre les agriculteurs des différents pays, et, dans chaque pays, une coopération bien meilleure de l'industrie, des transports, du commerce, avec les producteurs agricoles. Elle fait appel non seulement à une production accrue de denrées, mais aussi à la formation des hommes. Ce sera peut-être une des tâches essentielles de la jeune génération agricole européenne que de concourir au développement de l'agriculture africaine et asiatique, et plus encore à la mise en valeur des terres inexploitées de l'Amérique latine.

Une politique agricole moderne doit permettre à chaque famille paysanne de l'Europe de prendre sa pleine part du combat contre la faim.



Pourquoi

800 000 familles suisses accueillent-elles aimablement cet homme lorsqu'il se présente à leur porte ? Pour une raison très simple, on peut faire confiance au conseiller JUST, car

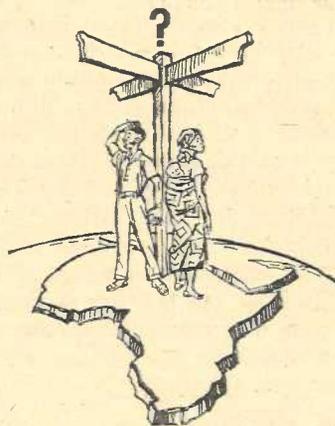
**depuis 35 ans
JUST vous apporte la qualité à domicile**

et vous pouvez essayer nos produits chez vous. Votre conseiller JUST est un collaborateur choisi, possédant une formation approfondie. Il est toujours correct, aimable, prêt à rendre service. Ses conseils sont appréciés de chacun. Il vous renseignera de façon très complète sur les soins de la peau et du corps comme sur l'entretien du ménage. Il mérite donc aussi votre confiance.

**L'homme au coup de chapeau poli
Annonce de JUST le bon produit !**



Fabrique de produits pour le ménage et les soins corporels
9428 Walzenhausen Tél. (071) 44 16 65



Et maintenant où allons-nous ?

**Une brochure
pour tous ceux qui s'intéressent
à l'avenir de l'Afrique**

Cette brochure de 64 pages pleines d'humour et de bon sens, qui est un abécédaire du patriote pour l'Afrique, sera publiée à fin février aux **Editions de Caux**.

Rappelons qu'elle a été rédigée avec le concours de personnalités africaines au Congo, au Kenya et au Nigeria.

Aidez-nous à assurer sa diffusion à bas prix en passant dès maintenant vos commandes ou en envoyant votre contribution pour nous permettre de trouver les 2950 francs qui nous manquent encore.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

(à découper et à envoyer à notre adresse)

Je verse la somme de à votre CCP

Editions de Caux, 9, Trabandan, Lausanne, 10-26655, comme contribution aux frais d'impression.

Prière de m'envoyer dès publication exemplaires de

ET MAINTENANT OÙ ALLONS-NOUS ?

au prix de Fr. 1.— l'exemplaire (Fr. 9.— pour 10 exemplaires)
(Fr. 80.— pour 100 exemplaires)

Nom :

Adresse :

Le S.S.T. Boeing, rival de Concorde?

De notre correspondant aéronautique

Johnson choisit Boeing. Stop. Concorde menacé? Voilà, en style télégraphique, la situation exposée. Le transport aérien supersonique — le SST — sera-t-il européen, américain, soviétique? La question, partout répétée, est absurde. Toutes les grandes compagnies aériennes feront appel au SST quand il existera — et toutes les grandes industries aéronautiques le produiront... plus ou moins rapidement. Or ces puissances sont précisément celles que nous avons indiquées (dans un ordre qui n'est pas arbitraire, puisqu'il est celui de l'ordre de sortie du SST, l'Europe venant en tête). Puissance aéronautique? L'Europe l'est encore; la Russie l'est devenue; les Etats-Unis l'incarnent.

Concorde (le SST Tupolev en est très proche) à une capacité en passagers de l'ordre de la moitié de celle du Boeing, une vitesse dépassant 2000 km/h. (contre près de 3000 km/h. pour l'américain). C'est dire que face au Concorde, le SST Boeing se présente davantage comme un avion complémentaire que comme un rival, contrairement aux propos souvent discutables que publie un peu partout la presse.

Reste le problème, comme à tous les appareils, de l'autonomie de vol, de beaucoup le plus important dans la mesure où tous les calculs sont basés sur des moteurs non encore « adultes ». La consommation de ces puissants turbo-réacteurs n'étant pas encore bien établie, et le rayon d'action ne pouvant pas ne pas être respecté, (on sait qu'il comporte une confortable marge de sécurité pour les déroutements et autres incidents de vol possibles), il est bien évident que c'est la charge marchande, c'est-à-dire le nombre de passagers, qui constituera le principe variable de l'équation à résoudre. Devra-t-on, pour les parcours maximum (par exemple Zurich-New York), restreindre spectaculairement la charge? C'est en ces termes que se pose le problème, qui fait dire aux partisans de « Concorde »: pourquoi un appareil de 300 tonnes comme le Boeing si, sur les longues distances, il n'emporte pas davantage de passagers que le SST européen?... et qui fait dire aux défenseurs du Boeing: combien de dizaines de passagers seront pris à bord de Concorde?

Seule l'expérience nous fixera. Et si, mettons en 1971, Concorde ne peut embarquer que 80 ou 100 passagers sur les parcours les plus défavorables, et qu'alors les Américains ironisent sur ses performances, les ingénieurs franco-britanniques ne manqueront pas de répliquer: quand votre machine sera en service — en 1975, en 1977? — rien n'assure que vous n'aurez pas maints ennuis à surmonter, alors que nous aurons d'ici-là largement perfectionné notre appareil et amélioré ses performances.

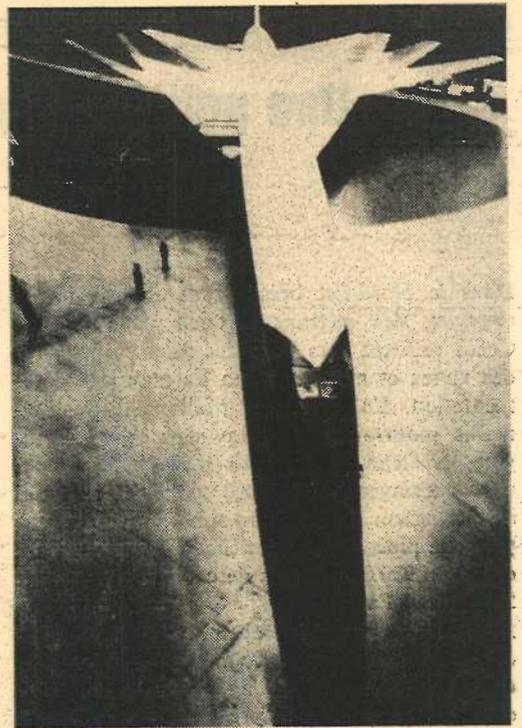
Ne philosophons pas sur ce thème. Il serait plus aisé de faire de ces discussions un livre... Nous n'en saurions pas davantage. Quoi qu'il en soit, les grandes compagnies aériennes misent sur les

deux appareils, qu'elles ont parfois déjà commandés; indépendamment de leurs caractéristiques différentes, c'est à l'usage qu'elles les jugeront.

Quand bien même le programme de Concorde serait intégralement respecté sur le plan technique, l'on n'en est plus à quelques dizaines, voire à quelques centaines de millions près! Or cela, c'est-à-dire la pompe à finance insollement sollicitée, le gouvernement américain est décidé pour sa part à l'éviter. Quant aux difficultés technologiques supplémentaires dues à un appareil aux solutions techniques beaucoup plus avancées (et même très audacieuses), Boeing ne se les dissimule pas. Que le transport supersonique américain ait été choisi ne change rien au fait que la décision de le construire a été repoussée une nouvelle fois. Il s'écoulera donc encore de longs mois, voire plusieurs années, avant que le SST, made in USA, soit mis en chantier. Le conflit vietnamien, qui perturbe déjà les livraisons d'un avion aussi simple que le DC-9, ne constitue pas un élément favorable au lancement du Boeing. Les nombreuses commandes du gigantesque Boeing 747 (700 places) grossissent le carnet d'un constructeur déjà débordé par les commandes militaires, et par ailleurs généralement pourvu en autres commandes civiles — sans parler du programme spatial. Dans ces conditions, il est évident que Boeing lui-même a tout intérêt sans doute à faire semblant d'être pressé (pour justifier sa propre confiance) mais en réalité à donner tout loisir à ses ingénieurs de polir le projet afin de mettre au point dans toute la quiétude voulue le dispositif extraordinairement complexe de flèche variable, sans parler des nombreux autres problèmes à surmonter. Quant au responsable du moteur, il lui faut aussi disposer de tout le temps nécessaire à la mise au point d'un réacteur susceptible de fournir vingt tonnes de poussée « économique » avec un degré de fiabilité élevé.

PROBLÈMES DÉLICATS

Admettant que l'industrie aéronautique américaine possède des moyens de recherche très supérieurs à ceux dont disposent les Européens, il n'en demeure pas moins que le SST Boeing pose par rapport à Concorde maints problèmes (ne fût-ce qu'en métallurgie) beaucoup plus malaisés à résoudre. Qu'en 1980, ces derniers soient dominés, point de doute; qu'en 1975, ils puissent l'être, c'est possible, voire probable... mais qu'ils le soient d'ici cinq ou six ans sans opérer une lourde ponction dans le trésor américain, c'est tellement peu vraisemblable que l'on ne voit pas très bien Boeing et General Electric accepter de gaieté de cœur de supporter les principaux frais de l'entreprise. Aussi bien le choix porté par le gouvernement américain sur ces deux constructeurs (même s'il peut leur valoir momentanément un redressement en bourse) ne signifie pas beaucoup



La maquette du S.S.T. Boeing. Cet appareil pourra transporter 350 passagers à des vitesses atteignant 2900 km/h. Sa voilure à géométrie variable, dont l'angle pourra passer de 30 à 72 degrés, lui permettra cependant de voler à des vitesses subsoniques. Une triple exposition photographique montre les différentes positions de la voilure.

plus, dans l'immédiat, que la poursuite des recherches (parallèlement à leur abandon chez Lockheed)... et pour nous, la connaissance de la physionomie qu'aura le SST made in USA: sa silhouette nous est désormais familière.

Paradoxalement, sur le plan Europe-Amérique, rien n'est modifié par cette situation: l'industrie aéronautique des Etats-Unis demeure pleine de vitalité, tandis que l'européenne, malgré Concorde, est menacée de toutes parts, moins par des rivalités internes, pourtant sérieuses, que par les incertitudes politiques. L'« Airbus » européen en est un exemple, qui pourrait bien être finalement américain (construit il est vrai « autour » de turbo-réacteurs anglais).

La construction aéronautique européenne, reposant avant tout sur la solidité européenne, est fondamentalement politique. La construction aéronautique américaine répond, elle, d'abord, à des considérations économiques.

Concorde — disions-nous récemment dans cette Tribune — est une aventure raisonnable, sur le plan technique tout au moins. Sur le plan social également pour tous ceux qui en vivent... Sur le plan financier, c'est une autre histoire!

Le SST Boeing, avec sa voilure à flèche variable, est le choix de l'audace, qui, en aviation commerciale, peut paraître surprenant. Cette formule est cependant techniquement très séduisante.

Ne pas précipiter l'ordre de construction du SST américain semble sage, à la fois du point de vue économique et du point de vue technique. Et il faut bien convenir que le président Johnson semble chérir ici la véritable réflexion. A quelque chose malheur est bon: le conflit vietnamien est peut-être pour beaucoup dans cette sagesse... ou dans cette indécision.

Par-delà les convulsions chinoises

par Kim Beazley, député australien

M. Beazley est député travailliste australien et secrétaire à la commission des Affaires étrangères de sa fraction parlementaire.

L'UNION soviétique voit dans les événements qui se déroulent en Chine une menace militaire. La haine est si violente contre la Russie que MM. Kossyguine et Brejnev ont jugé bon d'aller eux-mêmes inspecter les bases militaires et navales de l'Union soviétique en Asie.

La présence de M. Kossyguine à Vladivostok est significative. Il s'y est entretenu avec les chefs de la flotte soviétique du Pacifique, qui jouerait évidemment un rôle essentiel en cas de conflit avec la Chine. Sa venue réaffirmerait symboliquement l'autorité de l'URSS sur l'un des territoires revendiqués par la Chine, 800 000 kilomètres carrés annexés par les tsars.

Ce qui frappe le plus dans la campagne menée par Mao pour assurer sa suprématie et rester maître de sa succession, c'est qu'il doit avoir recours à la haine pour réussir. Il est possible que le conflit qui a éclaté entre les jeunes et l'armée d'une part, la classe ouvrière d'autre part, n'est que la conséquence de l'injection de haine dans les veines de la jeunesse chinoise depuis bientôt vingt ans. Quand la haine se déchaîne, elle devient difficilement contrôlable. Mao en fait l'expérience.

N'est-il pas vrai qu'en orchestrant des campagnes de haine, la Chine a perdu de son influence ? La Chine aurait exercé une autre influence en Asie si son gouvernement avait administré la preuve qu'il prenait réellement soin de la santé et du bien-être du peuple chinois en mobilisant les efforts de tous vers ce but.

Il y a quelques années, Chou En-lai rendit visite au président Bourguiba ; ce dernier dit à son hôte que la Tunisie ne pouvait pas le suivre dans ses campagnes de haine généralisée. « En fait, lui rappela le président tunisien, vous haïssez le monde communiste autant que le monde non communiste — les Etats-Unis, l'Union soviétique, l'Inde, la Yougoslavie, les dirigeants des pays en voie de développement : pratiquement tout le monde, à l'exception de l'Albanie et des guérilleros du type Mau-Mau. » Que la Chine s'attache à poursuivre son grand rôle de bâtisseur, et elle ne pourra plus jamais être mise au second rang parmi les puissances mondiales. Dans le domaine diplomatique, elle ne connaît que des revers, que ce soit en Asie du Sud-Est, en Afrique, en Amérique latine ou en Europe. S'il faut en chercher la cause, on la trouvera certainement dans la haine qui anime ce grand pays et qui fait peur aux autres. Un régime qui confie à des jeunes gens déchaînés le soin de fermer des universités, de réduire au silence des « voix autorisées » n'est plus sûr de lui. En s'appuyant

sur l'armée pour lutter contre des ouvriers mal payés, il a enlevé au communisme, comme en enlève un masque, tout son attirail d'avantages sociaux ou d'assises démocratiques. Peut-être les convulsions qui secouent actuellement la Chine pourront-elles permettre au reste du monde de mieux comprendre l'âme de ce pays. La politique chinoise actuelle d'isolationnisme intellectuel, sa crainte de toute influence extérieure, ne ressemble-t-elle pas dangereusement à la politique en serre chaude pratiquée par les anciennes dynasties ?

Alors, que devrions-nous faire ?

Pendant un siècle, ou même davantage, avant l'avènement du régime communiste, la Chine a été méprisée. Il serait bon que l'Occident reconnaisse tout le mal dont il a été ainsi la cause. L'Occident devrait faire comprendre à

Pékin qu'à tout changement dans l'attitude de haine adoptée par la Chine vis-à-vis des autres pays du monde, à quelque régime qu'ils appartiennent, ferait écho une volonté immédiate de la recevoir pleinement dans la communauté des nations.

Les atrocités commises contre les Chinois en Indonésie lors des coups d'Etat qui ont secoué ce pays ont consolidé en Chine un sentiment de peur du monde extérieur. Par voie diplomatique, il conviendrait de faire comprendre à Djakarta le danger de telles campagnes d'extermination, d'appauvrissement ou d'exil contre les Chinois résidant en Indonésie.

Le monde, et plus particulièrement l'Occident, doit faire entendre à la Chine la voix ferme du bon sens et de la réconciliation, de la compréhension des problèmes qui se posent aux diverses races chinoises. Personne, bien sûr, ne veut céder devant la Chine ; mais personne ne veut détruire le peuple chinois ou le détourner de sa destinée propre. Cela doit être souligné abondamment.

Pèlerinage soviétique

de notre correspondant à Rome

LES sujets abordés au cours de la rencontre historique — mais aussi vivement discutée — entre le souverain pontife et le président Podgorny auront été vastes et complexes. Mais une chose est claire : cette rencontre confirme le changement de direction adopté par le Saint-Siège dans ses rapports avec les Etats de l'Est.

Cette nouvelle attitude est liée à une recherche de dialogue, comme Paul VI l'a si clairement laissé entendre dans son discours du 6 janvier. Un demi-siècle s'est écoulé depuis l'instauration du premier régime communiste, et toutes les persécutions contre les Eglises et les croyants n'ont en rien pu anéantir le profond sens religieux du peuple russe. A la veille de la rencontre de Rome, les différents organes de presse soviétiques ont fait entendre différents sons de cloches.

Le 12 janvier, la *Pravda* répétait pour la dixième fois qu'il fallait de toute urgence lancer une action globale contre les « reliquats de religion » et relevait « qu'une partie du peuple prend encore au sérieux les superstitions religieuses et que c'est un mal pour la société ». Mais la revue *Nauka i Religia*, spécialiste de la propagande athée, recommandait dans son dernier numéro d'adopter « la méthode de la persuasion » en évitant les « initiatives trop rigides à l'encontre des croyants ».

La *Sovietskaia Rossia* du 3 janvier s'élevait contre les « pressions » exagérées et affirmait que « la foi ne porte aucun dommage à l'élaboration du socialisme, religion et communisme pouvant coexister pour l'éternité » !

Ce sont là des prises de position fort intéressantes qui contrastent avec les arguments bien plus agressifs de Leonid Iliytchev pendant les derniers mois du gouvernement Khrouchtchev. Manifestement, la ligne polémique n'est pas

constante, elle s'adapte plutôt aux circonstances.

Dans les manifestations plus récentes de la politique « religieuse » des gouvernements communistes transparaît le désir évident de « récupérer » des groupes d'opinion contraire ou hostile. Ils doivent en effet tenir compte de l'opinion des partis communistes qui ne sont pas au pouvoir, comme ceux de la France et de l'Italie qui, depuis des années, ont adopté une attitude d'expectative en matière religieuse. Et justement, les effets de la crise polonaise, qui a culminé dans le refus adressé au pape de se rendre en pèlerinage au sanctuaire de Czestochowa, et dans la plus récente polémique sur les séminaires religieux, ont été nettement négatifs au sein de ces partis.

Ainsi, on peut prendre pour acquis que la lutte antireligieuse aura été l'un des thèmes essentiels de la conversation entre Paul VI et M. Podgorny. Un autre aura sans doute été le rétablissement de la paix dans le Sud-Est asiatique. L'URSS est en effet directement liée à cette situation-là, ne serait-ce qu'en qualité de coprésidente de la Conférence de Genève de 1954 sur le Viet-nam. Des chefs d'Etat communistes auxquels Paul VI avait envoyé un message d'exhortation à agir en faveur de la paix, le président soviétique fut le seul à répondre. De plus, ce même président Podgorny a fait à Radio-Moscou l'éloge des efforts du pape.

La rencontre est privée et, comme d'habitude, les communiqués officiels se limitent à quelques phrases. Mais au-delà des possibilités immédiates d'intervention ou de succès dans des situations actuelles, il est indéniable que la rencontre contribuera à favoriser la révision des attitudes les plus intransigeantes.

FRED LADENIUS

Est-ce notre affaire, Mesdames ?

Les jours de catastrophes

Nous avons beau être des femmes pleines de qualités et de ressources, il y a des jours où tout va mal. Cela commence par une contrariété de moins que rien et puis tout se ligue contre nous. Ce sont de ces jours où la soupe déborde, où l'aspirateur crache au lieu d'aspirer, où le bébé se salit deux fois plus que d'habitude, où tous les feux verts sont rouges et la boîte aux lettres pleine de factures... Enfin vous connaissez cela aussi bien que moi !

Pendant des mois, ma signature dans la « Tribune » a voisiné avec une annonce que vous avez sûrement étudiée de près : « A ces moments-là, un meilleur spray vous rendra votre sourire. » Est-ce que vraiment les hommes comprendraient si bien les vicissitudes de notre vie ? C'est assez vrai qu'en sortant de chez le coif-

feur on voit la vie plus en rose malgré notre portemonnaie allégé. J'ai même lu que Mme de Gaulle, ayant trouvé sa cuisinière en larmes après un grand dîner à Colombey-les-deux-Eglises, eut comme premier mouvement de l'envoyer chez le coiffeur ! Et comme deuxième, faut-il ajouter pour tout dire, de faire les casseroles à sa place.

Pourtant, lorsque commence la cascade des malheurs, je ne crois pas que le meilleur spray du monde suffise à me redonner le sens de l'humour nécessaire pour m'en sortir.

Serrer les dents et continuer, c'est une autre méthode — qui marche plus ou moins bien. Ce doit être celle de ma voisine d'en face que je vois secouer son tapis par la fenêtre avec une énergie qui ressemble fort à de la fureur rentrée.

D'ailleurs, cela finit en général par l'arrivée du mari, ou d'une amie, sur qui l'on déverse les rancœurs ruminées au long des heures. Ceci peut avoir pour bilan positif que vous n'êtes plus seule dans votre mauvaise humeur, ayant réussi à y faire tomber quelqu'un avec vous. Chance ou malchance, mon mari ne s'y laisse pas prendre. J'ai eu l'imprudence en effet de le prévenir pendant nos fiançailles : « Quand une

femme pleure, ce n'est pas qu'elle est malheureuse, c'est que sa volonté est contrecarrée. » Je n'ai essayé qu'une fois depuis, j'ai constaté que mes jérémiades ne suscitaient aucune sympathie et j'en ai tiré mes conclusions ! Alors, que faire ?

Et si, au lieu de résister de toutes nos forces et de ruer dans les brancards, nous profitons de ces adversités pour voir la vérité en face — notre vérité. Elles nous donnent peut-être le signe qu'un changement de caractère s'impose. Vous n'y croyez pas ? Eh bien, moi non plus — sauf s'il accompagne un changement de direction. Il y a des femmes qui réussissent toute leur vie à passer entre les gouttes et à exercer un solide contrôle sur leurs destinées, sans parler de celles des autres.

Ces calamités d'un jour, si dérisoirement petites, seraient-elles notre chance de rompre une volonté propre dont tout au fond nous sommes conscientes ? d'accepter un but à notre vie qui nous interdit à jamais tout train-train confortable ? Au lieu de trôner comme une grosse grenouille dans une petite flaque, nous pourrions vivre en rainette dans un grand lac et, je vous l'assure, en très bonne compagnie.

JACQUELINE

Apéritifs et Cocktails

Pour la deuxième fois s'est tenue à Caux une session destinée à celles qui désirent enrichir leur bagage de cuisine internationale, pâtisserie et décoration, en même temps qu'ouvrir leur esprit à tout ce qui donne valeur et vie à un foyer paysan ou citadin. Une troisième session aura lieu en avril, les 18, 19 et 20. Renseignements auprès de Mlle Marie-Claude Borel, 1824 Caux.

La confection et la dégustation de cocktails et apéritifs figuraient au programme et remportèrent un grand succès. Voici quelques-unes des recettes les plus appréciées.

Curtain Riser

(Recette communiquée par le Théâtre Westminster, à Londres). Peut également être servi comme boisson de table.

Pour un verre :

4 cuillerées à soupe de jus de raisin blanc
3 gouttes de Angostura Bitters

Ajouter à la dernière minute :

2 cuillerées à soupe de Ginger Ale
2 cuillerées à soupe de Schweppes (Indian Tonic).

Red Devil

1 bouteille de Grapillon blanc
10 gouttes de Angostura Bitters

Ajouter à la dernière minute :

1 bouteille de Ginger Ale

1 bouteille de Schweppes.

Décorer en mettant dans chaque verre une cerise et un quart de tranche d'orange avec une feuille de menthe.

Cocktail Pamplemousse

1 décilitre de jus d'orange

4 dl de jus de pamplemousse

1 dl de jus de fruits concentré (s'achète dans les maisons de régime).

Cocktail Argovie

2 dl de jus d'orange

3 dl de jus de pomme

1 dl de jus de fruits concentré

Pour obtenir une couleur plus gaie, ajouter un peu de grenadine.

Tornade brésilienne

(Pour dix personnes)

Faire un litre de thé fort. Laisser tirer dix minutes, passer et refroidir.

Ajouter le jus de 10 oranges et 10 citrons et 1 1/2 tasse de sucre.

Au moment de servir ajouter la même quantité de Ginger Ale.

Jus de raisin chaud

Faire bouillir pendant dix minutes :

1/2 tasse d'eau

1/2 citron

1 tasse de sucre

2 bâtons de cannelle

2 douzaines de clous de girofle

un peu de gingembre frais (pelé et coupé en petits morceaux).

Passer et ajouter 2 tasses de jus de fruits (orange et un peu d'ananas et de citron).

D'autre part chauffer sans bouillir 1 litre de jus de raisin rouge.

Mélanger le tout et servir très chaud. On peut décorer avec du citron ou de l'ananas.

Le spécialiste du vêtement féminin

La maison du **Tricot** SA

Lingerie
Confection
Jersey

Lausanne, Genève, Neuchâtel, Zurich, Bâle, La Chaux-de-Fonds, Fribourg